

Mercredi 30 Juin 1915

Mes amis,

C'est avec une émotion douloureuse que je viens aujourd'hui répondre aux questions que vous me faites demander au sujet de votre cher disparu.

Hélas ! Pauvre Edmond, qu'il était heureux, le jour où par un grand hasard nous nous sommes rencontrés sur le front : pour moi ce fut le même bonheur.

Il m'a bien raconté des choses, mais il m'est absolument impossible de vous répéter exactement tout, la mémoire me fait défaut. Il m'a pourtant exposé toutes ses plus vives impressions, il m'a dit que bien des fois, il avait fait l'attaque, que le sol était jonché de morts, qu'il pouvait à peine passer et que souvent il s'était abrité derrière les cadavres. C'était là déjà chose bien dure si bien que tous les deux le cœur serré, endurci par les cruautés de la guerre, les larmes nous brillaient dans les yeux.

Voilà la réflexion qu'il m'a faite. Je ne sais pas comment je suis encore au monde, j'aurai dû bien des fois être tué, ainsi je ne reste plus que tout seul à mon escouade. Tous mes camarades sont tués, blessés ou disparus. Regarde un peu ma capote me disait-il, comme elle est trouée, tiens vois-tu un morceau emporté par un éclat d'obus, et il me répétait sans cesse, c'est très surprenant que j'en suis échappé. Il m'est arrivé d'être obligé d'abandonner mon sac pour courir plus vite. Aussi je viens d'être cité à l'ordre du jour pour avoir l'alarme le premier à ma compagnie.

Mes amis, tout ce que je me souviens le mieux, que j'ai bien remarqué et même qu'il m'avait chargé de vous dire : c'est qu'en me quittant il m'a dit : si tu retournes au pays, car moi je n'y compte pas du tout, j'ai trop souvent échappé à la mitraille, jamais je ne dois en revenir. Ecoute m'a-t-il dit : tu pourras dire à mon père de ma part que j'en ai vu de cruelles pendant cette terrible guerre et que j'ai toujours bien fait mon devoir de soldat face à l'ennemi.

Alors moi son aîné très ému, je lui ai dit : mon petit Edmond il ne faut pas t'effrayer, moi-même ne suis pas sûr de rentrer, mais il faut espérer jusqu'à la fin peut-être aurons-nous la chance d'en revenir. Oh ! il m'a dit : je ne me décourage pas, je n'ai pas peur mais je n'ai pas confiance de toujours m'en échapper.

Quant au sujet de la nourriture il m'a dit, qu'il n'avait jamais été malheureux et je m'en suis fort bien aperçu, il était avec son lieutenant comme un frère, il mangeait comme lui. Il m'a dit aussi, je ne manque pas d'argent va, le père Célestin ne m'en laisse pas jeuner, il m'a encore envoyé quarante francs l'autre jour.

On avait tous les deux espoir de se revoir, mais jamais on a pu se rencontrer. Alors est survenu cette terrible attaque du 9 Mai, à laquelle j'ai assisté aussi, mais on ne se trouvait pas bien au même endroit.

En ce moment, et à partir de ce jour, c'était toujours des attaques et contre-attaques et c'est le 11 Mai qu'il fut malheureusement blessé mortellement.

Ayez confiance en moi, je vous dis tout ce que je sais, je ne vous cache rien, de ce que votre cher fils m'a raconté.

J'ai déjà songé aussi que s'il m'était possible, si j'étais maître de mes actions, pendant que je suis ici dans cette triste contrée, je me permettrais de demander l'endroit où il est resté et, à sa dernière demeure, sur sa tombe, pour mon compte personnel aussi bien qu'en votre honneur j'irai lui dire un éternel adieu.

Oh ! mes amis je prends part à votre grande douleur, mais sans pouvoir la soulager, puisqu'il n'y a rien à dire, rien à faire, consolez-vous, séchez vos larmes en songeant que vous aviez un fils modèle, un bon citoyen, un bon Français, qu'il a toujours fait son devoir de brave soldat et qu'il est tombé glorieusement au champ d'honneur en défendant vos droits, vos biens et enfin le pays.

Puisse ma lettre, mes paroles adoucir un peu votre peine, avec tous les regrets de votre tout dévoué.

A. Laurentin